

Sylvain
Tesson

Le téléphérique



folio **2**€

COLLECTION FOLIO

Sylvain Tesson

Le téléphérique

et autres nouvelles

Gallimard

Ces nouvelles sont extraites
du recueil *S'abandonner à vivre* (Folio n° 5948).

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture : Photo © Johner Images / Getty Images (détail).

Sylvain Tesson est né en 1972. Aventurier et écrivain, président de la Guilde européenne du Raid, il est l'auteur de nombreux essais et récits de voyage, dont *L'axe du loup*. Son recueil de nouvelles *Une vie à coucher dehors*, s'inspirant de ses pérégrinations, reportages et documentaires, a reçu le Goncourt de la nouvelle 2009. *Dans les forêts de Sibérie* a été couronné par le prix Médicis essai 2011 et *Berezina* par le prix des Hussards 2015.

Découvrez, lisez ou relisez les livres de Sylvain Tesson en Folio :

UNE VIE À COUCHER DEHORS (Folio n° 5142)

DANS LES FORÊTS DE SIBÉRIE (Folio n° 5586)

S'ABANDONNER À VIVRE (Folio n° 5948)

L'ÉTERNEL RETOUR (Folio 2 € n° 5424)

BEREZINA (Folio n° 6105)

Le barrage

Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation (*Herausfordern*) par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite (*herausgefördert*) et accumulée.

MARTIN HEIDEGGER

La question de la technique

Dans ma famille, le voyage de noces était une tradition à laquelle il aurait été inconcevable de déroger. Nous considérons que la réussite de l'entreprise présageait la plus ou moins bonne fortune du mariage.

Mon arrière-grand-père avait passé deux jours à Cambrai avec mon arrière-grand-mère chez une cousine mercière. Il avait acheté à sa femme un service de nappes en dentelle, était monté au beffroi, avait éprouvé un vertige affreux et était revenu s'enfouir dans un village

de betteravier picard qu'il n'avait quitté que pour mourir dans la Somme, coupé en deux par un shrapnel.

Mon grand-père, en pleine Seconde Guerre mondiale, était parti à bicyclette avec ma grand-mère pour relier Gênes à Marseille. Ils racontaient avoir désespéré un soir de trouver trace humaine entre Nice et Juan-les-Pins, ce que nous avons le plus grand mal à croire quand, soixante ans plus tard, nous roulions sur la côte massacrée par le surpeuplement et l'exhibition des corps.

Mon père avait fait visiter le Cambodge à ma mère. Quand elle avait perdu sa dent de porcelaine dans sa soupe aux fleurs de lotus, elle n'avait plus voulu ouvrir la bouche avant de regagner Siem Reap et de trouver un dentiste. Leur union avait été ainsi inaugurée par un long silence qu'ils s'étaient ensuite chargés de combler.

Ma sœur était partie avec mon beau-frère dans la Galice espagnole « plonger dans l'univers des fées et des légendes celto-ibériques », comme elle l'avait claironné. Ils étaient revenus deux jours plus tard, affreusement abattus, pesant contre l'enlaidissement de la côte par les pavillons et les baraques à frites. Mon beau-frère avait dit : « On est allés chercher le roi Arthur et l'enchanteur Merlin, on s'est retrouvés chez Leroy Merlin », et ce mot nous avait alertés sur

une propension au calembour dont nous eûmes ensuite à souffrir sans discontinuité.

Marianne et moi nous étions rencontrés aux Langues orientales dans le début d'une année dont la perspective me décourageait. Elle achevait sa thèse de langue japonaise et j'avais déjà remarqué, dans la foule des couloirs, ces yeux noirs, bridés, très écartés encochant un visage pâle auquel des boucles rousses conféraient un air cadavérique. Je donnais mon cour de civilisation russe dans la pénombre d'un matin de janvier devant un parterre d'étudiants dont le seul point commun avec moi était de se demander ce qu'ils faisaient là. Elle avait fait irruption dans ma salle de conférences, croyant rejoindre sa propre étude. Elle avait reculé, bredouillant des excuses, je l'avais invitée à s'asseoir ; je ne sais pourquoi elle avait accepté – ou obéi. Les élèves avaient tourné la tête, elle avait rougi, j'avais donné ma leçon pour elle. Il s'agissait d'une analyse des contacts entre les Cosaques de la conquête de l'Extrême-Orient russe et les chamans de la taïga. « Prodigieusement emmerdant », me confia Marianne trois semaines plus tard. On s'était mariés en avril et, quand les gens nous demandaient comment nous nous étions rencontrés, je répondais que Marianne s'était trompée de porte.

Six mois de dévoration continue ne nous avaient pas lassés. Fidèle à la tradition fami-

liale, j'avais accueilli juillet en posant la question du voyage de noces. Nous décidâmes du Yunnan chinois. Le choix avait procédé d'un débat ardent. Nous étions au lit, un dimanche de grande médiocrité météorologique :

— La Russie ! avais-je dit.

— Tu as vu comment s'habille Poutine ? Les Russes sont dingues et c'est trop grand, on va se perdre.

— Mais je connais bien la région, moi...

— Justement, il nous faut du nouveau. À tous les deux, avait-elle dit.

— Le Groenland, avais-je dit.

— Trouve-toi une Savoyarde qui porte des fourrures polaires.

— Le Japon ? avais-je hasardé.

— J'aurais l'impression de réviser mes cours... Et le Pakistan ? avait-elle dit.

Depuis un séjour au Maroc j'avais contracté une aversion pour les terres d'islam, où les femmes rampent, écrasées de la culpabilité d'exister, assommées par des soleils d'enclume et le regard des hommes fiévreux de frustration.

— Jamais ! Les mecs te materont comme une pute parce que tu ne t'enfouras pas sous un sac en toile de jute.

— La Chine, alors.

— Oui ! Mais où ?

— Le Yunnan !

Le mot signifiait « le Sud nuageux » et avait

suffi à conquérir Marianne. Elle avait une théorie sur les régions subtropicales :

— On vit dans un brumisateuse naturel. C'est bon pour le teint.

En outre, nous trouvions sain de mettre dix fuseaux horaires entre le désir de nous chérir et une famille adorablement envahissante.

Quinze jours avant le départ, Marianne apprit par cœur le *Tao-tö-king* et quand je m'endormais sur elle, en nage, après l'amour, il n'était pas rare qu'elle s'ébrouât pour me susurrer : « Il vaut mieux ne pas remplir un vase que de vouloir le maintenir plein. » Quand elle citait de mémoire ces chinoiseries, elle prenait toujours l'air entendu des sages, contraints de masquer l'hermétisme des tirades sous des expressions d'initiés.

Nous consacraèmes la veille du départ à acheter d'amples vêtements blancs au Comptoir des cotonniers, car Marianne avait lu dans les *Relations des voyages d'un père capucin sur les routes de l'Empire céleste* que c'était la tenue la plus appropriée pour se mouvoir dans les touffeurs de la prémousson. Je lui achetai le *Voyage d'une Parisienne à Lhasa* d'Alexandra David-Néel, mais elle me fit remarquer le soir même, après la lecture des premières pages, combien l'exploratrice puait l'acariâtre et usait d'un ton de donneuse de leçons et, remisant le livre dans la bibliothèque du salon, Marianne serra dans le petit

sac à dos qui constituait notre bagage les poèmes de Paul-Jean Toulet, plus conformes à sa vision parfaitement désinvolte de l'existence.

Elle oublia le livre dans l'infâme auberge de Kunming où nous fûmes dévorés de vermine, mais elle s'en consola quand l'autobus où nous avions trouvé place aborda les derniers lacets qui mènent à Fongdian, village des marches tibétaines que les glaçures des névés couronnaient à plus de six mille mètres d'altitude. Le soir, des déchirures dans les cumulus bourgeonnant au-dessus des cimes laissaient entrevoir des pyramides couleur lavande : un soleil pastel léchait les glaces avant de rendre le jour à la nuit.

La suite fut l'enchantement dont nous avions rêvé. Il est rare, en voyage, de vivre des jours conformes aux idées que l'on s'était forgées avant les grands départs. D'habitude, voyager c'est faire voir du pays à sa déception.

Nous nous déplaçons peu. Quand le parfum et l'aspect d'un village nous plaisaient, nous nous y installions deux ou trois jours. Les auberges étaient nombreuses et servaient une nourriture que le fleuve pourvoyait. La rumeur du Mékong nous devenait familière, notre ouïe incorporait, jusqu'à l'oublier, l'énorme roulement des eaux. D'où vient que les rugissements d'un fleuve n'empêchent pas de dormir, là où les ronflements d'un être humain paraissent insupportables ? Nous buvions des litres de thé

jaune sur des terrasses en bois avancées au-dessus des écumes du Mékong. Les eaux charriaient les scories de l'Himalaya, barattaient la boue et les alluvions teintaient le fleuve en ocre. « De la terre liquide », disait Marianne, hypnotisée par le courant. Je lui promettais des voyages futurs au bout de la course du Mékong, à trois mille kilomètres plus au sud, dans le delta vietnamien, où il faudrait se souvenir que nous avons vu le fleuve à sa naissance. « Des fleuves, disait-elle, comme des hommes : ils commencent leur vie en vagissant et la terminent calmement, acceptant la mer, c'est-à-dire la mort. »

— C'est dans le *Tao* ?

— Non, c'est de moi.

Le vert fluorescent des arpents de riz se mouchoyait du fuchsia des turbans paysans. Les cultivateurs jouaient les équilibristes sur les rebords des parcelles. Certains labouraient les minuscules terrasses avec des buffles attelés dont nous nous demandions comment ils avaient fait pour les amener jusque-là, sur ces facettes, suspendues en plein versant. Des papillons géants se posaient sur la tête de Marianne, s'éventant lentement. Je trouvais bien laid le contraste entre la rousseur des cheveux et le turquoise des ailes et me disais que les races servent à cela : préserver l'harmonie des couleurs. Sur les reflets de jais des chevelures chinoises, les camaïeux des lépidoptères eussent été du plus bel effet.

Nous passions mollement d'un village à l'autre, sur des petites pistes où des autobus s'enveloppaient dans des voiles de poussière rouge. La mousson préparait ses assauts. Pour l'instant les cumulus jouaient à s'épanouir dans l'atmosphère comme les nuages de lait dans une tasse d'Earl Grey. D'immenses cathédrales ouatées s'amoncelaient vers le sud, déployaient leurs boursouflures dans la fournaise du ciel mais ne s'épanchaient pas : il faudrait encore deux ou trois semaines pour que les outres crèvent. Des garçons, à la proue de longues barques de bois, pêchaient en lançant des filets avec des grâces de danseurs. Le soir, les tôliers des auberges nous préparaient le poisson et nous mangions en silence, dans l'odeur de la citronnelle dont Marianne s'aspergeait la peau pour lutter contre la férocité des moustiques. Ils préféraient sa peau à la mienne et je pensais qu'ils avaient bon goût. Nous buvions des vins produits dans le Sichuan en écoutant les insectes striduler dans la nuit tropicale, avant de faire l'amour sur les plages de sable rose en hurlant notre saoul, couverts par les mugissements du fleuve.

Un soir, sous le toit de bardeaux d'une auberge tenue par un immigré tibétain dont l'unique soin semblait de nous convaincre de la supériorité du thé au beurre rance sur le Darjeeling anglais, nous rencontrâmes Sonam. Il avait trente ans et venait de Pékin. Son visage nous

avait frappés dans la petite salle du restaurant où les lampes à huile projetaient des reflets hésitants sur les estampes : des pommettes taillées à la gouge, une peau burinée et des yeux noirs, carnassiers, contrastaient avec les douces faces d'albâtre des Han. Il enseignait le français à l'université de Kunming et avait accompagné pendant une semaine un groupe de touristes de Limoges. Il s'était approché de nous à la fin du dîner, demandant à voix basse si nous avions quelques livres en français à lui vendre.

Nous avons égaré Paul-Jean Toulet au début du séjour, je lui offris mon roman de Mircea Eliade, *Marianne*, qui tenait à ses livres, ne parla pas de son exemplaire du *Tao-tö-king*... Nous l'invitâmes à boire le thé. Sonam s'assit et, s'exprimant timidement dans un français très assuré, il nous raconta sa vie. Ses parents étaient des paysans du Gansu, prolétarisés dans les faubourgs de Pékin. Il parla de ses années d'université, de la fierté de sa mère quand il obtint son diplôme, de sa vie dans les rails de l'administration, de la grisaille d'une jeunesse provinciale dans les marches de la Chine et de l'espoir d'un voyage, un jour, en Europe.

— Vous restez encore longtemps dans le Yunnan ? demanda-t-il.

— Jusqu'à lundi, dit Marianne.

— Voyage très court, dit Sonam.

— Oui, mais loin, cela compense.

— Vous êtes allés au barrage des Trois-Gorges ?

Il nous décrit la région, grande comme les deux tiers de la France, que les autorités chinoises avaient décidé d'inonder il y a vingt ans, pour construire le plus grand barrage du monde. Des milliers d'ouvriers avaient convergé des quatre points cardinaux du pays. Certains d'entre eux purgeaient là des peines de travaux forcés ou de relégation. Des baraquements en ciment avaient poussé sur les versants de la jungle, des villages de toile de tente avaient recouvert les champs cultivés pour contenir les flots de l'armée des terrassiers. Des enfants étaient nés et se voyaient enrôlés aussitôt en âge de brouetter. Le chantier digérait les hommes en Moloch insatiable. À la pelle, à la pioche, charriant la terre dans des paniers d'osier, l'immense marée humaine, à peine mieux équipée que les troupes des bâtisseurs de pyramides, à petits gestes d'insectes, avait commencé l'entreprise titanesque. On avait crevé la terre, arasé les reliefs, tranché le bois des forêts, canalisé les cours d'eau et levé une muraille de retenue de cent quarante mètres de haut à la seule force des muscles. Les maîtres du grand œuvre savaient pouvoir compter sur l'inépuisable réservoir humain pour suppléer le manque de machines. Sur le chantier, des adolescents, des vieillards épuisés, des femmes enceintes obéissaient aux